

NOUVELLE REVUE
THÉOLOGIQUE

141 N° 3 Juillet-Septembre 2019

Les femmes et l'Église

Véronique BONTEMPS

p. 448 - 465

<https://www.nrt.be/fr/articles/les-femmes-et-l-eglise-2847>

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2023

Les femmes et l'Église

Certains sujets passent difficilement dans le grand public¹. Ainsi la question de la place des femmes dans l'Église est-elle souvent posée dans les médias. Nous voudrions ici proposer quelques pistes, à partir de l'Écriture et de la Tradition, pour mieux comprendre la relation homme-femme, la paternité et la maternité, l'Église et Marie, ainsi que l'exercice des ministères.

Dans la société civile, les déséquilibres des dernières décennies sont connus : en France, les femmes n'ont pu voter qu'à partir de 1945 et ouvrir un compte en banque que depuis 1965 ; à travail égal, elles n'ont pas nécessairement le salaire égal ; elles portent bien souvent le poids de la vie quotidienne des familles. Ces déséquilibres ont favorisé l'émergence d'un féminisme, lui aussi parfois déséquilibré.

Aujourd'hui, d'un côté, la pression de la théorie du genre conduit à flouter la différence sexuelle, tandis qu'apparaissent, de l'autre côté, des stéréotypes réactionnaires avec des corollaires de machisme. Comment retrouver l'équilibre qui apaise ?

Dans son exhortation apostolique *Amoris laetitia* 54-56, le pape François ouvre une voie prometteuse puisqu'il invite les chrétiens à dénoncer le machisme, la violence conjugale, les scandaleuses inégalités homme-femme au travail, tout en maintenant que la différence sexuelle est inscrite dans l'être humain par l'acte même de sa création.

I. — Homme et femme, à partir de l'Écriture

« Dieu créa l'homme à son image, à l'image de Dieu il le créa, homme et femme il les créa » (Gn 1,27). Les exégètes ont remarqué que le texte de la création ne mentionne pas le sexe des animaux, même s'ils sont, de fait, mâles et femelles en vue de la reproduction de l'espèce. Le texte n'en parle qu'à propos de l'être humain. Selon Jean-Robert Armogathe, « la Bible insiste sur l'aspect sexué du couple

1. Nous remanions ici un exposé donné à la session pastorale de l'Institut d'études théologiques (Bruxelles) consacrée à l'apprentissage de la communication aux médias.

humain, faisant de la transmission de la vie un devoir et de la sexualité une valeur, tout en la purifiant de toute compromission idolâtrique²». La différence sexuelle fait partie de l'humanité créée à l'image de Dieu. Comme le dit Antonio Gentili, «la complémentarité des sexes trouve sa finalité dans la reconstruction de l'unité originelle, par l'expérience d'une communion mutuelle faite de don/accueil de l'amour³». Jean-Marie Hennaux ajoute : «La relation d'amour de l'homme et de la femme est bien, en dépendance de Dieu, le dynamisme le plus fondamental de l'histoire humaine⁴.» Mâle et femelle sont des noms de relation que Dieu a donnés à ses créatures spirituelles. Voilà donc une invitation à regarder l'homme et la femme comme deux êtres en relation et non pas en concurrence.

Il est vrai que le verset de Gn 2,18 «Il n'est pas bon que l'homme soit seul, je vais lui faire une aide qui lui soit assortie» appelle une interprétation. Car on aurait parfois tendance à réduire cette aide de la femme à une assistance matérielle de second ordre. Or il s'agit de l'aide de Dieu qui vient au secours de l'homme, souvent dans des situations extrêmes. La femme est donc auprès de l'homme ce secours divin.

Au même chapitre, remarquons aussi le cri d'admiration qui sort de la bouche de l'homme lorsqu'il découvre son vis-à-vis : «Cette fois-ci, voilà l'os de mes os et la chair de ma chair !» (Gn 2,23). C'est aussi grâce à cette altérité que l'homme parvient à trouver son identité, puisqu'il se donne un nom après avoir nommé sa femme : «On l'appellera femme – *Ishsha* –, elle qui fut tirée de l'homme – *Ish*» (Gn 2,23).

L'homme et la femme sont ensemble image de Dieu, par communion. L'un n'est pas plus image que l'autre. Ensemble, ils reçoivent la triple tâche d'être l'image de Dieu, d'engendrer une descendance et de gérer la terre.

Mais ces noms de relation, pour être pleinement eux-mêmes, supposent un troisième terme. Le masculin n'est pleinement masculin qu'en étant tourné vers la femme et par cette femme vers l'enfant, en tous les cas vers une paternité, charnelle ou spirituelle. Le propos se vérifie même pour le prêtre dont le sacerdoce est fécond par Marie,

2. J.-R. ARMOGATHE, «Le couple humain», *Communio* XVIII, 2/106 (1993), p. 5.

3. A. GENTILI, *Si vous ne devenez comme des femmes*, Paris - Montréal, Médias-paul - éd. paulines, 1991, p. 42.

4. J.-M. HENNAUX, *Le Sacerdoce, humain et divin; masculin et féminin*, coll. Cahiers de la NRT, Paris, CLD, 2018, p. 79.

elle qui a dit « faites tout ce qu'il vous dira » avant que Jésus ne dise « faites cela en mémoire de moi » ; il en est de même pour la femme donnée à Dieu : elle n'entre dans une maternité spirituelle que par son union au Christ. Ainsi le couple humain est-il dans sa chair même le symbole d'une communion surabondante. Il est donc à l'image de la Trinité puisque Père, Fils et Esprit sont eux aussi des noms de relation. Il n'y a pas de Père sans Fils, ni de Fils sans Père, ni l'un et l'autre sans l'Esprit. Le Père se donne tout entier au Fils et le Fils, se recevant tout entier du Père, lui remet son Esprit en sorte que l'Esprit est l'amour du Père et du Fils.

« L'ouverture de l'homme à la féminité et celle de la femme à la masculinité est une tâche qui incombe à tout être humain⁵ », écrit encore A. Gentili, et la relation de l'homme et de la femme est l'école de l'amour et de la gratuité.

Le Nouveau Testament approfondit cette vocation particulière de la femme.

Les évangiles nous montrent un Christ libre par rapport au contexte culturel de son époque. Les femmes accompagnent Jésus sur la route (cf. Lc 8,2) ; le Seigneur donne en exemple leur foi, comme celle de la Cananéenne (Mt 15,28) ou leur amour comme celui de Marie qui verse sur ses pieds un parfum de grand prix (Jn 12,3). Les premiers témoins de sa résurrection sont des femmes (Mt 28,7).

Mais que faire alors des textes néotestamentaires invitant la femme à la « soumission », tels que 1 Co 11 ou Ep 5 ?

Sur ce sujet sensible, nous ne pouvons pas nous contenter de l'humour de G.K. Chesterton : « le féminisme pense que les femmes sont libres lorsqu'elles servent leurs employeurs, mais esclaves lorsqu'elles aident leur mari⁶ ». Il nous faut montrer, par une analyse précise, que les versets visés ne peuvent être isolés de leur contexte.

Dans la 1^{re} épître aux Corinthiens, lue par Jean-Pierre Lémonon, Paul

affirme la réciprocité des droits et des devoirs des hommes et des femmes dans un monde qui était loin de partager ce point de vue. Paul admet parfaitement la prise de parole d'une femme dans une assemblée pour la

5. A. GENTILI, *Si vous ne devenez comme des femmes* (cité n. 3), p. 48.

6. Cité dans E. BASTIÉ, M. DURANO, « Manifeste pour un féminisme intégral », *Limite* 8 (oct. 2017), p. 56.

rière tout comme pour la prophétie. En revanche, il refuse qu'une femme, sous prétexte de liberté, prenne la parole de manière inconsidérée⁷.

Dans un livre récent, Bettina Schaller, pasteure française, conclut son analyse d'Ép 5 :

La question des rapports de force est traversée par la dynamique de l'amour, compris comme don de soi (...). La lettre donne à voir qu'il est moins question de l'amour du pouvoir que du pouvoir de l'amour (...). Cet appel montre la voie d'une juste relation, qui ne se déploie pas sous la forme de la domination, car telle n'est pas la forme de la relation que Jésus a manifestée au milieu des autres, et, comme Christ, envers son Église⁸.

Il faut aussi considérer le verset de l'épître aux Galates : « Il n'y a plus ni Juif, ni Grec ; il n'y a plus esclave ni homme libre ; il n'y a plus l'homme et la femme ; car tous vous n'êtes qu'un en Jésus Christ » (Ga 3,28). Pour Anne-Marie Pelletier, « ce verset annonce l'entrée dans le temps final de l'histoire où le projet éternel de Dieu va pouvoir s'accomplir⁹ »... C'est une manière de

proclamer qu'il y a enfin l'homme et la femme, selon la justesse de leur être premier, parce qu'il n'y a plus, comme un destin insurmontable, l'homme et la femme selon l'ordre de la Genèse 3, où la différence était devenue concurrence¹⁰.

Une tâche proprement chrétienne consiste à croire que, *dans le Christ*, c'est-à-dire pour qui vit *en communion avec lui*, la différence peut cesser d'être concurrence, la soumission mutuelle cesse d'être une faiblesse, et que « être pour l'autre » est le contraire d'une passivité impuissante – même si c'est une vulnérabilité ! – puisque c'est ainsi que Dieu se révèle et intervient dans notre histoire.

Il ne s'agit pas de fermer les yeux sur l'injustice qui, dans l'Église, peut régler la relation de l'homme et de la femme. Mais il s'agit de reconnaître que le cercle du péché n'est pas rompu par le refus des différences ou par l'inversion des pouvoirs. De cela le Christ est le témoin. Et il s'agit de ne pas oublier que la différence entre l'homme et la femme est si peu un mal qu'elle ne fait aucun obstacle à l'unique essentiel : celle d'une vie chrétienne

7. J-P. LÉMONON, « La femme dans la première lettre de Paul aux Corinthiens », *NRT* 139 (2017), p. 543.

8. B. SCHALLER, « Il y a subordination et subordination », dans P. Daviau, É. Parmentier, L. Savoy (éd.), *Une Bible des femmes. Vingt théologues relisent des textes controversés*, Genève, Labor et Fides, 2018 p. 185.

9. A-M. PELLETIER, « Il n'y a plus l'homme et la femme », *Communio* XVIII, 2/106 (1993), p. 39.

10. *Ibid.*

qui est, identiquement pour tous, en quelque condition que ce soit, partage de l'Esprit, communion au Christ, accession filiale au Père¹¹.

Concluons brièvement ce premier point : l'homme et la femme sont faits l'un pour l'autre, dans une relation d'émerveillement et de gratuité. C'est la communion à laquelle ils sont appelés par Dieu qui les rend image et ressemblance de Lui. La foi chrétienne défend fondamentalement cette égalité en respectant la différence.

Dès lors, si nous avons à dire une parole dans les médias, il s'agira pour nous, d'abord de déjouer cette idée de concurrence, et d'égalité comprise comme une identité; ensuite, de mettre en évidence la beauté de la complémentarité et la place donnée aux femmes par Jésus, dans une grande liberté par rapport à son époque; enfin, d'inviter à lire les versets pauliniens dans leur contexte afin de montrer que Paul n'est pas misogyne.

II. — Maternité - paternité

Quelle est la véritable différence entre l'homme et la femme? Il est important de la creuser pour mieux comprendre la place respective de nos deux protagonistes.

Margaret Thatcher a dit : «Si vous voulez qu'une chose soit dite, demandez à un homme. Si vous voulez qu'une chose soit faite, demandez à une femme». Dans son livre *Jésus, l'homme qui préférerait les femmes*, Christine Pedotti termine son chapitre 6, sur Jésus, «l'homme qui parle avec les femmes», par cette question : «La conclusion de ce petit épisode n'est-elle pas que les hommes font des promesses et que les femmes les tiennent¹²?» Mais, comme souvent, ces caricatures ne font-elles pas du tort à la cause commune des hommes et des femmes?

Il est difficile de mettre en évidence une différence «psychologique» entre l'homme et la femme, car il peut y avoir plus de différences entre deux hommes ou entre deux femmes qu'entre un homme et une femme. Dans ce domaine, il n'existe pas non plus de différences morales marquantes. Toutes les vertus sont présentes ou absentes aussi facilement chez les femmes que chez les hommes.

11. *Ibid.*, p. 45.

12. C. PEDOTTI, *Jésus, l'homme qui préférerait les femmes*, Paris, Albin Michel, 2018, p. 102.

Mais il demeure la différence donnée dans le corps. Dans l'œuvre de la procréation, l'homme donne le branle initial, de manière ponctuelle. La femme porte dans son corps la vie naissante et grandissante. Au risque d'humilier les humains en les ramenant à la contingence de leur chair, c'est, semble-t-il, la différence fondamentale et la clé de voûte de toutes les différences.

Cette différence en entraîne une autre. La maternité, précédée certes par la parole d'alliance, est d'abord un fait charnel. La femme se découvre enceinte et la grossesse se produit dans son corps. En revanche, la paternité est d'abord un fait de parole, porté par la loi. La femme informe le père de sa paternité et celui-ci devra reconnaître son enfant. Son lien à l'enfant est d'abord un acte de parole, comme le montre, par exemple, l'épisode de Zacharie qui retrouve la voix à la naissance de son fils Jean-Baptiste (cf. Lc 1,64).

Comme l'écrit Edith Stein,

le lien au corps est en moyenne et de façon naturelle plus intime chez la femme. Il me semble que l'âme de la femme vit plus fortement dans toutes les parties de son corps, et qu'elle est plus intimement touchée par ce qui lui arrive, alors que chez l'homme, le corps a davantage le caractère d'un outil qui lui sert à créer, ce qui signifie un certain éloignement à son égard¹³.

La sainte philosophe précise :

Le devoir d'accueillir en soi un être vivant en devenir et en croissance, de l'abriter et de le nourrir conditionne une certaine concentration sur soi-même. Le processus mystérieux de formation d'une nouvelle créature dans l'organisme est une unité si intime du corps et de l'âme que l'on comprend bien que cette unité marque de son empreinte l'ensemble de la nature féminine¹⁴.

Au corps est lié le temps. Dans son livre *Mon corps ne vous appartient pas*, Marianne Durano remarque que « l'expérience charnelle du temps diverge selon les sexes »... L'auteure cite Camille Froidevaux-Metterie qui définit d'abord l'expérience du féminin comme un certain rapport au temps,

13. E. STEIN, « Vocation de l'homme et de la femme selon l'ordre de la nature et de la grâce », dans *Edith Stein Gesamtausgabe* 13, *La femme, questions réflexions*, Fribourg - Bâle - Vienne, Herder, 2010, 13-6, p. 86.

14. Cité dans J. RATZINGER, *La fille de Sion*, coll. Cahiers de l'École cathédrale 55, Parole et silence, 2002, p. 14.

rythmé par ces moments décisifs que sont la puberté et la ménopause, qui signalent l'entrée et la sortie de la condition maternelle. (...) La temporalité féminine se caractérise par son irréversibilité : la femme n'est pas toujours féconde, et sa fécondité ne se joue pas seulement dans l'instant de la fécondation, mais dans la durée de sa grossesse¹⁵.

Marianne Durano poursuit :

Qu'est-ce qu'être une femme? C'est vivre dans sa chair la possibilité d'un autre, redouté et désiré, dont la virtualité même scande son devenir. C'est rejouer chaque mois dans son corps le rythme des saisons, l'effervescence du printemps et la décomposition de l'automne, savoir intimement que l'humain est un être de nature, et que la vie en lui veut se transmettre avant de mourir. C'est être, en son corps même, un être de relation, qui vit ses amours dans la perspective de cette union cachée qu'est la grossesse. Un être dont le corps est capable d'en soigner et d'en nourrir un autre. Ce n'est ni un destin biologique ni une construction artificielle, ce sont les conditions d'une expérience de soi irréductible à celle de l'homme¹⁶.

Les hommes, eux, parce qu'ils sont capables de transmettre la vie jusqu'à leur mort, « peuvent ainsi nourrir l'illusion de leur permanence, voire de leur éternité ». L'expérience féminine se caractérise, elle, par une conscience tragique du temps qui passe, ce que Camille Froidevaux appelle « l'expérience de la perte » :

L'expérience féminine du temps pourrait se décrire comme l'urgence de transmettre et de préserver ce qui doit l'être... Le corps féminin est un espace de vie et de transmission au moins aussi originaire que les forêts primaires ou les banquises¹⁷.

Les femmes ne peuvent pas, sans sacrifice, faire des études jusqu'à 30 ans, être ultra-performantes jusqu'à 40 ans, et prendre le temps de multiplier les partenaires avant de trouver l'homme de leur vie. Elles ne le peuvent pas, non parce qu'elles sont biologiquement inférieures ou socialement opprimées, elles ne le peuvent pas parce que leur être-au-monde, leur existence temporelle leur impose des limites que l'homme ignore. Si la femme se définit par la possibilité, la virtualité de la maternité; si cette possibilité est limitée dans le temps, alors c'est bien l'identité de la femme qui est en jeu dans la manière dont elle organise sa vie¹⁸.

15. M. DURANO, *Mon corps ne vous appartient pas*, Paris, Albin Michel, 2018, p. 273.

16. *Ibid.*, p. 275-276.

17. *Ibid.*, p. 274.

18. *Ibid.*, p. 275.

Le corps féminin est le lieu par excellence de la gratuité et de la liberté. Gratuité de la vie qui se transmet sans négoce. Liberté de la vie qui se rit des législations et des investissements. Pour contrôler cette vie et négocier cette fécondité, on a fait croire aux femmes que, pour être libres, elles devaient se décharger de leur corps, en confier la gestion aux techniciens et aux experts. En cela, elles sont aux avant-gardes d'un combat qui engagera l'humanité tout entière¹⁹.

Nous lisons dans le récit de la Genèse, littéralement, que la femme sera pour l'homme « une aide *contre* lui » (Gn 2,18). Marguerite Léna commente :

Dans sa concision mystérieuse, cette formule me semble suggérer avec profondeur notre rôle de femmes, aux avancées du combat spirituel : là où s'affrontent la grâce et le péché, là où s'opèrent les consentements ou les refus décisifs. Plus que tentatrice, la femme est révélatrice du péché : la femme-objet du désir sexuel met à nu l'appétit de jouissance de l'homme, comme la femme-esclave dévoile son appétit de puissance. Il est trop clair que le simple retournement de ce schème n'est en rien une libération de la femme. Les revendications féministes ont donc, actuellement, un enjeu spirituel essentiel : bien placées pour dénoncer les ravages que font, laissées à leur seule logique de mort, la jouissance et la puissance érigées en fin, les femmes risquent de céder à leur tour à la même logique de mort ; l'amour de soi jusqu'au mépris de l'autre n'est jamais un privilège, et il n'a rien d'exclusivement masculin. L'éducation féminine, dans la lumière du mystère pascal, doit donc tabler hardiment sur la fécondité spirituelle du désintéressement et du service, et ne pas craindre de rappeler, à temps et à contretemps, ce qu'il en coûte d'aimer en vérité, et la béatitude qui s'y cache et s'y révèle à la fois²⁰.

C'est ici que se joue la place de la femme dans l'Église. Le respect du corps et le respect du *pour quoi la femme* est faite est une mission que la femme doit assumer elle-même puisque c'est la réalité qu'elle vit de l'intérieur. On dit souvent que nous avons reçu la foi sur les genoux de notre mère, mais qu'en est-il aujourd'hui ? Mesure-t-on la perte due au manque de disponibilité de la femme ? Et la rupture de transmission que ce manque entraîne ?

Bref, l'homme et la femme sont différents par leur corps ; de là découle leur rapport différencié au corps et au temps. Conscients de ces différences, ils sont appelés à construire entre eux une relation de respect et de liberté. Ils sont appelés à l'émerveillement mutuel qui voit dans l'autre une aide : non pas d'abord l'aide orientée vers un

19. *Ibid.*, p. 281.

20. M. LÉNA, « De l'éducation des filles », *Communio* 17/4 (1982), p. 38.

projet qui leur resterait extérieur, mais celle qui permettra à tous deux d'aller jusqu'au bout de leur vocation respective. Hommes et femmes ont fondamentalement besoin l'un de l'autre et c'est leur joie.

Il est important de faire comprendre aux femmes et aux hommes de notre temps – aux médias en particulier – que la femme est bien placée dans l'Église pour éveiller au vrai sens de la vie, au respect du rythme des corps... sans acquiescer trop vite aux fascinations du monde ambiant. Dans l'encyclique *Laborem exercens*, on peut lire :

Ce sera l'honneur de la société d'assurer à la mère – sans faire obstacle à sa liberté, sans discrimination psychologique ou pratique, sans qu'elle soit pénalisée par rapport aux autres femmes – la possibilité d'élever ses enfants et de se consacrer à leur éducation selon les différents besoins de leur âge²¹.

Qu'en est-il aujourd'hui?

III. — Comment comprendre L'Église?

Nous le savons, l'Église est une réalité à la fois humaine et divine. Son mystère nous dépassera toujours. Il en va *a fortiori* pour le journaliste qui ne partage pas la foi chrétienne et qui regarde l'Église comme une organisation politique, d'ailleurs pas trop démocratique. Il est vrai que l'Église est un peuple, mais dans un sens spécifique : elle est le peuple de Dieu, c'est-à-dire le peuple formé par ceux qui accueillent l'amour de Dieu et en vivent.

Le journaliste peut comprendre que l'Église est un organisme où chaque membre a un rôle, mais peut-il saisir que l'Église est un corps dont la Tête est le Christ ressuscité siégeant à la droite du Père? Et que l'Esprit Saint est le principe de sa vie, la source de son unité dans la diversité, celui de qui vient tout don?

Comme réalité historique, l'Église compte forcément des aspects « institués » qui remontent à Jésus et aux apôtres mais elle est plus fondamentalement quelqu'un, l'épouse du Christ, qu'il s'agit de recevoir comme un mystère et d'aimer comme une personne.

Ysabel de Andia explique :

Si chacun dans ce corps est à sa juste place, c'est pour le bien du corps entier. Bien loin d'être privée de tout ce que les autres ont et que je n'ai pas, je suis infiniment enrichie par ce qu'ils sont et que je ne suis pas. Si je

21. JEAN-PAUL II, *Laborem exercens* 19.

veux posséder ce que l'autre a et que je n'ai pas, c'est que je ne comprends pas que ses dons et ses qualités sont miens dans la communion et l'unité de l'amour²².

Cette vie organique du corps du Christ est à l'image de la relation trinitaire : « tout ce qui est à moi est à toi, dit le Christ à son Père, comme tout ce qui est à toi est à moi. » (Jn 17,10)

Alors que la jalousie est signe de division, l'amour s'établit dans la communion et l'unité.

Jean-Paul II le rappelle aux jeunes :

L'expérience de deux millénaires nous enseigne que, dans cette œuvre fondamentale, la mission de tout le peuple de Dieu, il n'existe *aucune différence* essentielle entre *l'homme et la femme*. Chacun dans son genre, selon les caractéristiques spécifiques de la féminité et de la masculinité, devient cet « homme nouveau », c'est-à-dire cet homme « pour les autres », et comme homme vivant il devient la gloire de Dieu. Si cela est vrai, tout comme il est vrai que l'Église, au sens hiérarchique, est dirigée par les successeurs des Apôtres et donc par les hommes, il est certainement d'autant plus vrai que, au sens charismatique, *les femmes* la « conduisent » tout autant, et peut-être encore plus ; je vous invite à penser souvent à Marie, la Mère du Christ²³.

En conclusion, il s'agit de percevoir le sens de l'Église qui n'est pas une organisation politique et de sortir de la dialectique « maître - esclave » pour éveiller à la réalité d'une vraie fraternité. Il faut montrer le sens ultime de l'existence et de la communion des saints.

Certes, le message n'est pas simple à faire passer. Qu'est-ce que les journalistes voient de l'Église ? Éventuellement une célébration à Rome avec le pape, les évêques, et les prêtres – tous des hommes – et, face à eux, une foule mélangée. Vu de l'extérieur, l'égalité homme-femme n'est donc pas respectée. On nous dit par ailleurs que 80 % des gens n'ont de contact avec la religion – quelle qu'elle soit – que par la télévision ou par internet. Faire percevoir plus profondément la nature de notre foi représente donc un défi de taille.

22. Y. DE ANDIA, « Encore le mystère d'Ève », *Communio* 17/4 (1982), p. 61.

23. JEAN-PAUL II, Dialogue avec les jeunes, Paris, 1^{er} juin 1980, *Doc. cath.* 1788 (1980), p. 601.

IV. — Marie

La mère du Seigneur peut aider l'Église à se reconnaître elle-même dans la femme. Encore faut-il bien la regarder. Pour Christine Pedotti,

on le voit, (...) les évangiles en disent fort peu sur Marie. En aucun cas, on ne peut prétendre qu'elle est une figure centrale des récits qui nous ont été transmis. (...) Et la piété mariale se perdra souvent dans des dédales de mièvreries psychologisantes ou de constructions intellectuelles sans appui dans les textes sinon leur silence²⁴.

Pour Edith Stein, par contre,

Seules quelques brèves paroles de la très Sainte Vierge nous sont rapportées dans l'Évangile. Mais ces quelques paroles sont comme de lourds grains d'or pur. Lorsqu'ils fondent dans la fournaise de la contemplation amoureuse, ils suffisent amplement à développer toute notre vie d'un lumineux reflet d'or²⁵.

En contemplant la méditation de Marie (Lc 2,19), le bienheureux John Henry Newman écrit:

L'Écriture nous dit peu de choses de la Bienheureuse Vierge Marie, mais il est une grâce dont les Évangélistes nous la donnent comme modèle, en quelques phrases très simples – la foi (...) mais la foi de Marie ne se borna pas à acquiescer aux desseins et aux révélations divines : elle les « méditait » (...). Sainte Marie est notre modèle, tant pour accepter la foi que pour l'étudier²⁶.

Dans son magnifique livre *Méditation sur l'Église*, le Cardinal Henri de Lubac montre, nombreuses citations à l'appui, le lien essentiel de l'Église avec la Vierge Marie. « Ce qui a pour corollaire, à ses yeux, que là où se perd le sens pour l'une diminue aussi l'attachement à l'autre²⁷. »

Marie a mis au monde le Fils de Dieu fait chair en son corps virginal. Edith Stein déploie ce mystère : « Le sexe féminin trouve sa noblesse dans le fait que le Sauveur est né d'une mère humaine ; une femme est la porte par laquelle Dieu trouva une entrée dans la race humaine²⁸. »

24. C. PEDOTTI, *Jésus, l'homme qui préférait les femmes* (cité n. 12), p. 42-43.

25. E. STEIN, *Source cachée*, Genève - Paris, Ad Solem - Cerf, 1998, p. 252.

26. J-H. NEWMAN, *Sermons universitaires* xv, Genève, Ad Solem, 2007, p. 328.

27. H. DE LUBAC, *Méditation sur L'Église*, Paris, Aubier, 1954, p. 275.

28. E. STEIN, « Vocation de l'homme et de la femme (cité n. 13), 13-5, p. 66.

Marie dit oui : « Voici la servante du Seigneur, que tout se passe pour moi selon ta parole » (Lc 1,38). Mgr André Léonard commente :

Ce oui marial est fécond, il engendre Dieu en ce monde. Le consentement marial fait écho au oui du Père « qui a tant aimé le monde qu'il a donné son Fils, son unique » (Jn 3,16); au oui du Fils qui, en entrant dans le monde par son Incarnation, se tourne vers son Père en disant : « Tu n'as voulu ni sacrifice, ni oblation; mais tu m'as façonné un corps. Tu n'as agréé ni holocaustes ni sacrifices pour les péchés. Alors j'ai dit : "voici, je viens (...) pour faire, ô Dieu, ta volonté" » (He 10,5-7)²⁹.

Ce qui porte du fruit en Église, c'est de dire « oui » à la mouvance de l'Esprit. Dans l'Église, ce qui est décisif, ce n'est pas d'exercer tel ou tel ministère, de remplir telle ou telle mission, c'est de consentir au don de Dieu, c'est de recevoir la sainteté divine, c'est d'enfanter le Christ dans le cœur des hommes et de veiller sur sa croissance³⁰.

En Marie, l'Église a déjà dit oui à son Seigneur et nous tous – hommes et femmes – pouvons glisser notre oui dans le sien.

Joseph Ratzinger et Angelo Amato peuvent conclure ce point :

Quant à la place de la femme dans l'Église, notre mère, il faut être contemplatif pour la percevoir. C'est celle de Marie, vierge, épouse et mère de Dieu (...). La finalité de l'Église n'est pas dans la hiérarchie des ministres, mais dans l'union de l'Époux et de l'Épouse.

Bien loin de donner à l'Église une identité fondée sur un modèle contingent de la féminité, la référence à Marie, avec une disponibilité à l'écoute, à l'accueil, à l'humilité, à la fidélité, à la louange et à l'attente, situe l'Église dans la continuité de l'histoire spirituelle d'Israël. De telles attitudes deviennent, en Jésus et par lui, la vocation de tout baptisé³¹.

Ainsi, un regard contemplatif sur Marie peut nous aider à voir qu'elle a choisi la meilleure part. Marie, vierge, épouse et mère de Dieu, ne fait pas partie de la hiérarchie apostolique; elle nous rappelle la finalité de nos vies.

On voit l'enjeu de ce regard pour notre propos : comment aider les médias à y entrer? Ce dont le monde a le plus besoin, ce sont des

29. A.-M. LÉONARD, *L'Église, Marie et la femme*, Sillery, Anne Sigier, 2002, p. 45-46.

30. *Ibid.*, p. 42.

31. J. RATZINGER et A. AMATO, Lettre aux évêques de l'Église catholique sur la collaboration de l'homme et de la femme dans l'Église et dans le monde 31 mai 2004, <www.vatican.va/roman_curia/congregations/cfaith/documents/rc_con_cfaith_doc_20040731_collaboration_fr.html> (consulté le 6 mai 2019).

hommes et des femmes désintéressés d'eux-mêmes, de leur place et de leur gloire et qui acceptent de donner leur vie, dans l'ombre s'il le faut. Ici, laissons parler un homme, Paul : « Maintenant, est-ce la faveur des hommes ou celle de Dieu que je veux gagner? Est-ce que je cherche à plaire à des hommes? Si je voulais encore plaire à des hommes, je ne serais plus le serviteur du Christ » (Ga 1,10). À partir de cette perspective du désintéressement, nous pouvons aborder plus explicitement la question du ministère.

V. — Homme et femme dans l'Église

Rappelons d'abord que le sacerdoce commun du peuple de Dieu est essentiel et qu'il est offert aux femmes comme aux hommes. Edith Stein le rappelle opportunément :

Appartenir à Dieu dans l'offrande libre de l'amour et le servir, ce n'est pas la vocation de quelques élus seulement mais de tout chrétien, consacré ou non, homme ou femme – chacun est appelé à suivre le Christ³².

Mais la question plus sensible se pose, bien sûr, à propos des ministères ordonnés : diaconat, presbytérat.

Diaconat

En mai 2016, le pape François a constitué une commission qui s'est penchée sur le rôle des femmes-diacres dans l'histoire de l'Église. Selon Bernard Pottier, membre de cette Commission, et Alphonse Borrás, coauteurs de *La grâce du diaconat*, la lecture du passé n'est pas simple :

S'il est clair que « au témoignage de l'histoire, des femmes ont accédé à un diaconat », s'il est indéniable que tant l'Orient que l'Occident ont connu, quoique de manière différente, l'existence de diaconesses, il est malaisé de déterminer en toute assurance leur statut.

La conclusion des deux auteurs est nuancée :

Maintenir pour l'instant un clergé uniquement masculin et continuer à découvrir la spécificité et la complémentarité de l'homme et de la femme dans l'Église, c'est peut-être rester ouvert à la Révélation, sans imposer à Dieu notre conception actuelle – elle aussi culturellement marquée – de l'homme et de la femme. Mais cette conclusion provisoire ne peut en aucun cas signifier une volonté de *statu quo*. Telle est notre conviction...

32. E. STEIN, « Vocation de l'homme et de la femme » (cité n. 13), 13-5, p. 77.

Le diaconat féminin devrait vraiment être un *diaconat au féminin*. Il reste à l'inventer aujourd'hui pour demain³³.

Presbytérat

Dans son livre *Des femmes prêtres?*, Jeanine Hourcade rappelle que «le ministère sacerdotal est avant tout un service, et ne présente aucune supériorité³⁴». Aucun homme ne peut s'attribuer à soi-même ce don du sacerdoce. Le chapitre 24 de *Lumen gentium* le confirme : «cette charge confiée par le Seigneur aux pasteurs de son peuple est un véritable service».

De son côté, A. Gentili écrit :

En n'instituant aucune femme apôtre, le Christ se dissocie des traditions religieuses de son temps qui, le judaïsme mis à part, avaient toutes des prêtresses. D'autre part, il rompt délibérément avec les coutumes juives en conférant aux femmes une place capitale en ce qui concerne la perception originale du message (Lc 1,42; Jn 2,5; 11,27) ainsi que sa transmission prophétique (Jn 4,42; 20,17)... Le Christ a mis en lumière le rôle de compassion pour tout ce qui a trait à sa personne (Lc 8,3; 23,49)³⁵.

Dans son exhortation apostolique *La joie de l'Évangile* 104, le pape François écrit :

Le sacerdoce réservé aux hommes, comme signe du Christ époux qui se livre dans l'Eucharistie, est une question qui ne se discute pas, mais peut devenir un motif de conflit particulier si on identifie trop la puissance sacramentelle avec le pouvoir.

Et Ysabel de Andia :

Le fait de réserver le sacerdoce ministériel aux hommes, à cause de la personne du Christ homme, ne veut pas dire que la femme soit privée de quelque chose. Le sacerdoce ministériel est au service du sacerdoce baptismal du peuple de Dieu, comme les charismes sont en vue du Corps tout entier... Ce qui est donné à l'un est donné à tous ceux qui sont membres de ce corps³⁶.

Jean-Marie Hennaux cherche à rendre raison de cette donnée fondamentale :

33. A. BORRAS et B. POTTIER, *La grâce du diaconat*, Bruxelles, Lessius, 1998, p. 171 et 190-191.

34. J. HOURCADE, *Des femmes prêtres?*, Tournai, Mame, 1993, p. 36.

35. A. GENTILI, *Si vous ne devenez comme des femmes* (cité n. 3), p. 56.

36. Y. DE ANDIA, «Encore le mystère d'Ève», (cité n. 22), p. 60.

Dans le mystère de son incarnation, le Verbe se faisant chair, se fait chair sexuée, donc limitée (...). Entrant dans la finitude d'un sexe, il fait sienne par conséquent la loi de collaboration ou de complémentarité de l'homme et de la femme, cette loi révélée par tout l'Ancien Testament³⁷.

Mgr Michel Aupetit, nouvel archevêque de Paris, interrogé par un journaliste d'Europe 1 le 23 décembre 2018 sur la question : « La prêtrise pour les femmes, est-ce envisageable ? », a répondu ainsi :

Les femmes doivent avoir une place très importante dans l'Église. Elles l'ont déjà car ce sont elles qui constituent le gros des troupes. Mais il faut qu'elles aient des responsabilités. La prêtrise n'est pas une responsabilité. La prêtrise est un service particulier de configuration au Christ. Or le Christ est né homme. Pourquoi est-il né homme ? On n'en sait rien, on demandera au Bon Dieu quand il viendra. En tout cas, il est né homme. Mais cela ne veut pas dire que la plus grande des créatures n'est pas une femme, puisque c'est Marie.

Par ailleurs, une réflexion de Jean-Luc Marion peut nous éveiller à l'enjeu du débat ecclésiologique sous-jacent :

La « promotion de la femme dans l'Église » intervient moins au bénéfice de la femme qu'au service d'une stratégie d'ensemble dans le débat ecclésial : nommément, la question du ministère ordonné et, corrélativement, du célibat sacerdotal dans l'Église latine. En apparence, la revendication vise à établir l'égalité entre les sexes devant le sacerdoce ; ce qui, déjà, suppose plusieurs thèses fort peu « féministes » : que le sacerdoce doive s'entendre comme un pouvoir (sinon, pourquoi le revendiquer ?) ; que le pouvoir en soi constitue un bien ; que les femmes en sont privées dans l'Église et qu'elles demeurent des chrétiens de second rang, faute de ce pouvoir, etc. – toutes thèses qui sacralisent le pouvoir comme l'essence de l'homme (même chrétien !), à partir d'un point de vue typiquement mâle. En fait, dans cette revendication, la cause des femmes se trouve mise au service, la plupart du temps, d'une lutte entre mâles pour le pouvoir – et d'abord le pouvoir théorique – dans l'Église ; la femme devient le cheval de Troie pour la refonte radicale des ministères et particulièrement du sacerdoce ordonné. Elle permet en effet, en faisant sauter le verrou du célibat consacré, de substituer à une ecclésiologie une autre ecclésiologie, ou plutôt une interprétation sociologique du mystère (marial) de l'Église... dans la société ecclésiale, la bruyante revendication du « droit au sacerdoce » permet à certains groupes de pression d'imposer, pour des motifs d'apparence spirituels, l'autorité comme un pouvoir conquis par des partis en lutte dans l'Église, au lieu et place de l'autorité exercée comme un service, parce que reçue comme un charisme³⁸.

37. J.-M. HENNAUX, *Le Sacerdoce* (cité n. 4), p. 89.

38. J.-L. MARION, « Le présent de l'homme », *Communio* 17/4 (1982), p. 3.

Mgr André Léonard explique :

Tout dans la foi chrétienne est dominé par des figures personnelles, en l'occurrence celles de Jésus et de Marie, ce sont elles et non un système intellectuel abstrait, qui éclairent notre condition chrétienne et humaine (...). Tout en étant semblable à nous par son humanité, Jésus, en tant qu'il est une Personne divine, en tant qu'il est le Fils, se tient du côté de Dieu (...). Marie, elle, est tout entière du côté de l'humanité. Elle est, de part en part, une créature comme nous (...). Le Christ est un homme qui «représente» Dieu en ce monde. Marie est une femme qui «rassemble» en elle tout l'être et toute la vocation de l'humanité; elle «symbolise» devant Dieu et dans le monde toute l'humanité et toute l'Église, hommes et femmes réunis³⁹.

Participation des femmes

La société actuelle ouvre aux femmes plus de possibilités et c'est heureux. Aujourd'hui, de plus en plus de femmes ont accès à la théologie et s'expriment ouvertement : prenons l'exemple récent de *La Bible des femmes*⁴⁰ où vingt théologiennes relisent des textes controversés.

Dans la vie concrète de l'Église, nombre de postes de responsabilité sont désormais tenus par des femmes, qu'il s'agisse d'une paroisse ou même d'un diocèse. Elles sont consacrées ou mères de famille.

Dans beaucoup de diocèses français, la femme responsable des services diocésains est, à ce titre et selon les dossiers traités, invitée au conseil de l'évêque.

On constate l'importance de l'apport féminin et des couples mariés dans la collaboration nouée au sein des différentes instances de l'Église.

On peut sûrement progresser dans ce domaine, en respectant la complémentarité et en promouvant la formation de toutes les personnes en responsabilités.

Dans l'*Osservatore Romano* de janvier 2019, Lucetta Scaraffia propose que plus de femmes, choisies par les associations, fassent partie du Conseil des Cardinaux et des différents dicastères. Elle met en évidence la chute des vocations religieuses féminines et insiste pour qu'elles reçoivent une solide formation.

39. A.-M. LÉONARD, *L'Église, Marie et la femme* (cité n. 29), p. 69-71.

40. Cf. n. 8.

Conclusion

Pour conclure, citons encore Edith Stein puis Ysabel de Andia :

Être des instruments dociles dans la main du Seigneur, accomplir son ouvrage, là où il nous place, voilà toute notre mission. Si nous nous en acquittons, nous faisons ce qu'il y a de meilleur pour nous-mêmes, pour notre entourage proche, et, par là même, pour tout le peuple⁴¹.

Nous ne pouvons attendre que la femme soit « libérée » pour lui ouvrir les sentiers de la vie. D'autant que, si elle n'y marche pas la première, d'autres ne pourront peut-être jamais y marcher. C'est souvent grâce à la femme qu'on a parfois définie comme « être pour autrui » que l'homme prend à son tour conscience de cette même vocation à « être pour autrui », qu'il cherche à oublier dans les œuvres de sa suffisance. Si cet « être pour autrui » est librement assumé, et non subi dans l'amertume d'une infériorité imaginaire, s'il entre en Église et devient charité, alors « il n'y a plus ni homme ni femme » mais la vraie liberté des enfants du Royaume. Révélatrice du péché, la femme se tient aussi aux sources vives de la grâce.

S'il y a un combat pour la femme dans ce monde désorienté où elle ne trouve plus sa place précisément parce que, en tant que femme, elle ne se situe pas du côté des moyens ou des fonctions, mais du côté de la fin, c'est-à-dire du côté de la vie, c'est de défendre la vie humaine... La vraie « révolution » de la Femme dans le monde à venir, c'est la conservation et la promotion de la vie⁴².

Anne-Marie Pelletier y fait écho :

La situation de non-maîtrise des femmes leur permet de se vouer plus exclusivement à l'essentiel, c'est-à-dire à la vie, à l'amour, sans oublier la mort. Moins distraites que les hommes, moins leurrées aussi, elles sont plus accessibles à ce savoir fondamental : le pouvoir n'est puissant que s'il est de la puissance de l'amour⁴³.

En ce qui nous concerne, en particulier dans notre rapport aux médias, il est bon d'éviter deux écueils : se conformer aux idées du monde et condamner le monde. Il s'agit d'annoncer une Bonne Nouvelle qui nous dépasse et nous élève. Il faut aussi croire que l'Esprit qui nous habite peut toucher le cœur et l'intelligence de tous.

Dans une belle page de *L'Alternative*, Kierkegaard fait dialoguer l'assesseur Wilhelm et un jeune séducteur. Il s'agit d'éveiller en lui le

41. E. STEIN, *Edith Stein Werke* v, Freiburg, Herder, p. 205-217.

42. Y. DE ANDIA « Encore le mystère d'Ève », (cité n. 22), p. 62.

43. A-M. PELLETIER, *Le christianisme et les femmes*, Paris, Cerf, 2001, p. 32.

désir de la mutation décisive qui le fera passer du jeu mouvant des sensations, où il se plaît et complaît, au « baptême de la volonté » qui l'introduira dans l'ordre éthique. La description que donne Wilhelm du jeune homme, l'injonction qu'il lui fait, valent prophétiquement pour notre culture tout entière :

Si tu entends amuser ton âme de spirituelles frivolités et de vanités intellectuelles, soit, quitte ta maison, voyage, va à Paris, voue-toi au journalisme... et quand ton éblouissante faconde se taira, il y aura encore de l'eau dans la Seine, de la poudre chez le marchand et des compagnons de voyage à toute heure du jour. Mais si tu ne peux, si tu ne veux pas cela, alors recueille-toi... respecte tout effort loyal, toute activité modeste qui se cache humblement, et, surtout témoigne à la femme un peu plus de respect⁴⁴.

Concluons avec Gertrud von Le Fort qui, dans *La femme éternelle*, rappelle cette belle phrase de Léon Bloy, « plus une femme est sainte, plus elle est femme ».

BE –1040 Bruxelles
Avenue de l'Armée, 138 B6
vbontemps@skynet.be

Véronique BONTEMPS

Résumé. — La révélation de Dieu éclaire l'humanité sur elle-même. Comment questionner la place de la femme dans l'Église alors que la différence sexuelle s'estompe dans les mentalités? L'A., auxiliaire de l'apostolat, propose quelques pistes, à partir du rapport entre l'Écriture et la Tradition, pour mieux comprendre la relation homme-femme, la paternité et la maternité, l'Église et Marie, ainsi que l'exercice des ministères.

Mots-clés. — Anthropologie | Différence sexuelle | Gender | Ministères | Paternité | Maternité | Marie

V. BONTEMPS, **Women and the Church**

Summary. — God's revelation enlightens humanity about itself. How can we question the place of women in the Church when sexual difference is fading in mentalities? The A., auxiliary of the apostleship, proposes some suggestions, based on the relationship between Scripture and Tradition, to better understand the relationship between man and woman, fatherhood and motherhood, the Church and Mary, as well as the practice of ministries.

Keywords. — Anthropology | Sexual difference | Gender | Ministries | Fatherhood | Motherhood | Mary

44. Cité dans M. LÉNA, « De l'éducation des filles », (cité n. 20), p. 36.